Yves Baunay

Chantier travail

Institut de recherche de la FSU

*« Réinterroger le passé au travers du prisme de l'expérience acquise et des questions que nous nous posons aujourd'hui pour construire l'avenir »*

**Un patrimoine oublié d'action syndicale de transformation du travail**

Que fait au juste la personne qui travaille ? Que se passe-t-il dans cet écart entre le prescrit et le réel ? Que recouvrent ces fameux « dilemmes », ces « arbitrages » entre tous les possibles, ces « dramatiques de l'usage de soi », à l'origine des choix nécessaires face aux situations de travail inanticipées ? La recherche aujourd'hui dans les disciplines qui s'intéressent au travail se polarise sur un mot, un concept : « l'activité » de l'être humain au travail. L'ergologie en a fait son cœur de cible et de métier.

Cette exploration de l'activité humaine peut aujourd'hui s'appuyer sur un riche patrimoine de coopération entre syndicalistes, universitaires, travailleurs. Un patrimoine à la fois syndical et universitaire dont l'ergologie fait partie à part entière. Un patrimoine pourtant ignoré par l'histoire officielle du syndicalisme, y compris lorsqu'elle est écrite par des syndicalistes.

Depuis plus de 50 ans, une coopération dynamique s'est installée entre action syndicale et recherche-formation-action sur le travail, la santé et la sécurité au travail.

Elle est née de rencontres entre des syndicalistes, des équipes syndicales et inter-syndicales décidées à agir contre des situations de travail intolérables du point de vue de la santé des protagonistes (ouvrières travaillant à la chaîne notamment) avec des chercheurs, des équipes de recherche décidées à sortir de leur laboratoire pour répondre à la demande syndicale et l'accompagner. Cette coopération nous paraît toujours et plus que jamais d'actualité. Le mouvement social d'émancipation s'il décide de repartir à l'offensive, doit se (re)construire une réflexion collective de l'homme et la femme au travail, une stratégie politique pour faire que les questions sociales soient traitées du point de vue de l'activité de travail et fassent ainsi des objets de mobilisation de l'ensemble des travailleurs.

*Se réapproprier l'histoire du mouvement social autour du travail*

Pour illustrer le contexte social local de l'époque, on peut citer ce tract de la section syndicale CFTC de l'usine Thomson à Angers du 6 avril 1964 : « *Nous affirmons : que l'amélioration des conditions de travail ne met pas en cause la rentabilité de l'usine* » et «  *nous sommes certains : qu'avec une autre organisation, il y aurait moins de fatigue, plus d'intérêt dans le travail, moins de crises nerveuses, moins d'appréhensions*».

Il est curieux de constater que l'histoire officielle du syndicalisme laisse si peu de place à ces rencontres syndicalistes-ouvrières-chercheurs, qui ont tenté de mettre le travail, sa condition et son émancipation au centre d'un mouvement social inédit.

*Une recherche-action fondatrice*

C'est à l'initiative des 3 chercheurs (une femme et deux hommes) et des 4 militants syndicaux (trois femmes et un homme) constituant l'équipe mixte de recherche, qu'un article publié dans la revue « Pistes » en 2006, évoque de façon approfondie « la première recherche d'analyse ergonomique du travail menée sur le terrain de l'entreprise à la fin des années 60 » ([[1]](#footnote-1)). Quarante ans pour mettre en visibilité un événement d'une telle portée sur le plan de la recherche et du syndicalisme.

Cette recherche a pris place dans une usine de montage à la chaîne de téléviseurs à la Thomson à Angers. C'est le résultat d'une action et de luttes syndicales locales persévérantes de plusieurs années, conduites par des instances syndicales dans lesquelles des femmes étaient très actives. Une équipe du CNAM choisie par les syndicalistes a mené la recherche entre 1969 et 1972, en coopération avec des ouvrières et des syndicalistes.

Il s'agit d'une recherche vraiment fondatrice de multiples points de vue : du point de vue de la recherche et de l'ergonomie de l'activité, du point de vue de l'engagement syndical dans la compréhension du travail et de sa transformation, du point de vue du rôle et de la place des ouvrières concernées dans la conduite et le déroulement de la recherche et de l'action.

A l'époque, il s'agissait de comprendre une chose déroutante pour tout le monde : syndicalistes, ouvrières, chercheurs, direction d'entreprise : des ouvrières à la chaîne, bénéficiant de conditions de travail apparemment « légères » et confortables (elles travaillaient assises), se plaignent de douleurs lombaires, de fatigue nerveuse, d'évanouissements inexplicables. En quoi ces symptômes manifestes d'une altération de la santé physique et psychique des ouvrières peuvent ils être mis en relation avec les conditions de travail ? Pour les ouvrières concernées, cela ne fait aucun doute. Pour la direction de l'entreprise et pour les syndicalistes (plutôt des hommes !), il faut des preuves, scientifiquement établies.

Après deux ans et demi de tentatives diverses et de relances syndicales face aux atermoiements de la direction, le comité d'entreprise, instance indépendante, adresse au CNAM une demande officielle de recherche sur « les conséquences du travail répétitif sous cadences, sur la santé des travailleurs et les accidents ».

Pour l'entreprise, pour les syndicalistes, pour les ergonomes, c'est une première : il faut inventer ensemble une démarche innovante qui satisfasse tout le monde, pour établir un diagnostic indiscutable. Ni les connaissances, ni les méthodes d'investigation disponibles ne le permettent.

*Premiers pas vers l'élaboration collective du concept d'activité*

Les ouvrières de l'usine, selon plusieurs témoignages font preuve d'une « combativité exceptionnelle ».

Des tracts de l'époque, de la section syndicale locale déclarent : « *Nous ne voulons pas vivre seulement pour travailler et dormir »* ou bien *« nous voulons qu'effectivement le travail dans cette usine soit moins déprimant, moins crevant*». En mai-juin1968, l'usine est en grève pendant quatre semaines avec occupation. Les cadences sont dénoncées comme facteurs d'altération de la santé et des difficultés de la vie familiale.

Un appel syndical régional adressé au corps médical d'un côté et aux pouvoirs publics d'un autre côté, déclare « *qu'il est urgent de trouver des mesures tenant réellement compte du facteur humain* ».

La démarche retenue par les chercheurs après discussion avec les syndicalistes et les ouvrières combine « différentes approches de l'activité de travail et de ses conséquences ».

Du point de vue de la méthode de recherche, c'est l'immersion et l'imprégnation dans le milieu de travail qui doit permettre la compréhension de l'activité réelle. A chaque étape de la recherche, des séances de restitution sont prévues auprès des ouvrières, des syndicalistes et des responsables techniques de l'entreprise ([[2]](#footnote-2)).

*Analyse et conceptualisation de l'activité au service de l'action et de l'émancipation*

Parmi les résultats déclarés de la recherche, on note :

* « *Les incidents multiples rompent la régularité de l'activité et la compliquent en prenant plus de temps que prévu* ».
* « *L'activité « réelle » observée, ne correspond pas aux opérations définies par le service des méthodes.* »
* « *Les ouvrières élaborent avec ingéniosité des stratégies opératoires raffinées pour gagner du temps, contourner les difficultés et lutter contre l'abrutissement, en utilisant d'autres modes opératoires que ceux qui leur sont imposés, et y compris en utilisant la parole malgré les interdictions...* »
* « *Elles ont une activité mentale (on dirait cognitive aujourd'hui) intense et continue du fait qu'elles doivent prendre des micro-décisions, récupérer les incidents...*»
* « *Cette activité mentale intensive sous pression temporelle est donc bien à l'origine d'une fatigue mentale, pouvant expliquer les effets ressentis sur leur santé...* »
* « *Ces résultats témoignent donc d'une représentation largement inadéquate à la fois du travail à faire... de l'activité de travail mise en œuvre (« travail réel ») et du coût pour les personnes (« charge de travail*») ». ([[3]](#footnote-3))

Tous les acteurs concernés ont donc pu cerner collectivement le concret de l'activité déployée par les ouvrières et se construire ainsi une représentation plus adéquate de l'activité réelle, pour répondre à leurs questionnements spécifiques.

La recherche a stimulé l'activité syndicale et la combativité des ouvrières, des sections syndicales dans l'entreprise et dans la région. Elle a favorisé les actions inter-syndicales sur les cadences et la santé, et contre les modèles sexistes au travail.

La rencontre chercheurs-syndicalistes-ouvrières, leur coopération approfondie a servi de modèle pour de nombreuses recherches ultérieures dans différents secteurs d'activité, dans les années 70 et 80.

Chacune des parties concernées a pu en tirer des connaissances nouvelles, des changements de regards sur le travail, des questionnements renouvelés sur sa propre activité.

Une belle illustration de l'adage aujourd'hui banal : « *il faut transformer le travail pour le comprendre* ».

Une expérience a beaucoup stimulé le développement de l'ergonomie et plus tard l'ergologie. Elle semble avoir été oubliée par le mouvement syndical.

*Des mots, des concepts adéquats pour dire l'activité*

Du côté de l'ergonomie, une rupture profonde résulte de la participation dynamique des travailleurs à l'élaboration des connaissances et à l'action ergonomique. Cette démarche de recherche, d'analyse et d'action, comme processus à construire de façon vraiment collective, à partir de discussions d'égal à égal, a été facilitée par l'inexpérience de l'équipe de recherche sur ce terrain et par le fait qu'elle ne savait pas d'avance où elle allait. Ce qui fera dire à un chercheur, Jean-Marie Faverge « *nous ne trouvons rien, nous n'avons jamais rien trouvé. Nous nous contentons de faire apparaître ce qui était dans l'ombre* ». Cette mise en mots puis en concepts de l'activité réelle, pose des problèmes de traduction, de représentation, de travail sur les concepts, qui alimenteront beaucoup de discussions. Chez les chercheurs sur les modes de production des connaissances. Chez les syndicalistes sur le choix des mots et d'un langage compréhensif pour tous. Chez les ouvrières sur la façon de dire ce qu'elles vivent et ressentent... Il y a tout un travail d'élaboration langagière à l'œuvre, et qui constitue un vrai travail syndical sur le travail, ou un travail universitaire de fabrication des concepts sur l'activité de travail.

Du côté syndical, des traductions du rapport de recherche seront élaborées pour organiser des sessions de formation syndicale aux problématiques du travail et de la santé. Un dossier « spécial cadences » sera élaboré par la section CFDT comme traduction du rapport de recherche de 385 pages et destiné à une large diffusion. Il résume le rapport en six points qui témoignent d'une profonde compréhension de l'activité de travail :

1. *« Un travail physique non négligeable.*
2. *La chaîne mentale dans le travail parcellisé, ça existe.*
3. *La prétendue organisation « rationnelle » du travail c'est une plaisanterie... qui a assez duré.*
4. *Les véritables organisateurs du travail, ce sont nous les O.S. !*
5. *Nous ne serons jamais des robots, mais nous sommes tous des handicapés !*
6. *La révolte nécessaire ».([[4]](#footnote-4))*

Les ingrédients de l'activité mis en évidence par l'ergologie plus tard, sont bien là : les savoirs, les valeurs et l'agir en situation réelle : le fameux triptyque conceptualisé par Yves Schwartz, quelques décennies plus tard.

Du côté des ouvrières syndicalistes, c'est une véritable métamorphose qui semble s'être produite, comme le montrent des propos rapportés ultérieurement :

« *On avait tout compris, on était même devenues capables de « faire cours », on retirait de cette expérience une « force » nouvelle, on n'a ensuite jamais plus eu peur de rien.* »

Leurs rapports vis à vis des « autorités », dans la vie professionnelle et dans la vie personnelle s'en sont trouvés bouleversés.

Ainsi, l'expérience même d'analyse du « travail réel » et de construction collective des connaissances s'est révélée constituer à la fois un facteur de développement personnel et d'émancipation individuelle et un outil d'une redoutable efficacité pour l'action syndicale collective.

Dans la recherche, chacun et chacune des participants, chercheurs, syndicalistes, ouvrières, avec leur rôle spécifique et contribution spécifique se sont bien mis au service de leur propre émancipation personnelle, de l'émancipation sociale. Le travail, son analyse et sa transformation par des collectifs syndicaux sont devenus des ressorts extraordinaires d'une action syndicale puissante. Cela a eu des répercussions dans les milieux patronaux, dans les milieux politiques.

*Un mouvement social du même type en Italie et ailleurs*

Au même moment en Italie (années 60 et 70), des rencontres entre syndicalistes, médecins du travail, ouvriers, s'attellent à la compréhension des risques que les situations de travail représentent pour la santé des ouvriers.

Dans un contexte de luttes syndicales intenses, un nouveau paradigme est porté par le mouvement social : « le modèle ouvrier de connaissance ». Il inspire le médecin et psychologue du travail Ivar Oddone qui met au point les « communautés scientifiques élargies » et une nouvelle psychologie du travail. Il met en évidence l'existence d'une culture ouvrière sur le travail et à partir du travail.

Du point de vue scientifique, le modèle ouvrier de connaissance a un impact considérable, révolutionnaire, dans la mesure où il introduit la perception subjective du travailleur, validée par le groupe ouvrier homogène comme critère décisif d'évaluation de la situation de nocivité du travail. Cela permet en particulier d'évaluer les facteurs de nuisance difficilement quantifiables, comme les rythmes de travail et la fatigue industrielle.

Du point de vue épistémologique, le modèle ouvrier de connaissance se présente comme un nouveau paradigme dans la mesure où il est « *centré sur la valorisation de l'expérience individuelle globale des travailleurs et de la classe ouvrière à l'égard de l'ensemble d'éléments qui déterminent l'organisation du travail* ». (Yves Schwartz 1988)([[5]](#footnote-5))

Du point de vue méthodologique Ivar Oddone invente une « clinique du travail » qui est une « *clinique du lien entre activité et subjectivité que le langage ne cesse de trahir dans tous les sens du terme* » (Yves Clot 1995) ([[6]](#footnote-6)).

Pour Antonella de Vincenti « *L'Italie des années 70 a donc été le siège d'un mouvement qui, à son apogée, a exprimé sa culture propre et ancré les recherches-actions dans une vision globale de la vie qui soutenait les stratégies politiques et les activités sur le terrain. Grâce à sa capacité à se mettre à l'écoute des mouvements sociaux et à élaborer, à partir de là, une stratégie cohérente et praticable, le syndicat, put devenir le référent de tous ceux qui envisageaient de profondes réformes de la vie sociale. De ce fait, le syndicat a établi alors des rapports intenses et continus avec intellectuels et chercheurs... Ce qui influença profondément le développement de recherches pour lesquelles ont été centrales la réévaluation des savoirs informels des travailleurs et la valorisation d'une interdisciplinarité constructive entre les différentes disciplines des sciences sociales et des sciences de la production : le travail humain y est défini dans sa centralité pour la construction sociale et psychique de l'homme, mais également en tant que médiateur entre l'individuel et le collectif*» (Teiger 2013) ([[7]](#footnote-7))

La encore, le travail comme activité humaine individuelle et sociale devient une « bonne matière » à travailler pour les chercheurs de toutes disciplines, mais surtout pour le mouvement social, syndical et politique, à la recherche de transformations révolutionnaires. Cela permet dans un même mouvement de sortir des schémas intellectuels qui nous empêchent de comprendre le monde et de construire du « nous » dans un mouvement d'émancipation des « je », en articulant les valeurs d'égalité, de liberté et de fraternité. Dans ce mouvement il n'y a plus ceux qui pensent et ceux qui exécutent, dans la production des objets, des services, comme des connaissances.

*Paulo Freire (1921-1997) et la démarche ergologique dans le monde de la formation et de l'éducation*

D'après Luc Desnoyers (Québec) : « Pédagogie critique ou pédagogie de la conscientisation chez Paulo Freire »

« *L'alphabétisation des adultes est en même temps une méthode d'éveil critique de la conscience sociale et politique. L'objectif visé est bien la capacité de « lire » son univers social, politique et historique, et d'y prendre éventuellement une place active (…) Formateurs et étudiants échangent et participent à la construction du sens de ce qui est à l'étude.*»

En 1971, Paulo Freire écrivait : « *Connaître une réalité concrète (…) en quoi consiste-elle ? Pour moi, c'est quelque chose de plus que des faits ou des données considérées plus ou moins en eux mêmes (…) Elle (la réalité concrète) est aussi la perception que se fait d'eux la population qui y est intégrée. Ainsi, la réalité concrète se donne à moi dans la relation dialectique entre objectivité et subjectivité.*»

« *En dehors de cette compréhension et de ce respect de ce savoir populaire, de la façon dont les groupes populaires se comprennent dans leurs relations avec le monde, ma recherche n'a de sens que si mon option politique est celle de la domination et non celle de la libération des groupes et des classes sociales opprimés. Dans cette perspective, l'action au cours de la recherche, et celle qui en résultera sont de l'ordre de l'invasion culturelle, toujours au service de la domination.*»

« *Je ne peux connaître la réalité à laquelle ces groupes populaires participent, que s'ils sont également sujets de cette connaissance, une connaissance de la connaissance antérieure (qui se révèle dans leur expérience quotidienne), qui devient une nouvelle connaissance. Dans la perspective de libération qui est la mienne, la recherche en tant qu'acte de connaissance, a pour sujets conscients, d'une part des chercheurs professionnels, d'autre part les groupes populaires ; et comme objet à dévoiler, la réalité concrète.*»

« *Dans le cadre d'une telle conception de la pratique de la recherche, plus les groupes populaires approfondissent, en tant que sujets, l'acte de connaissance d'eux-mêmes dans la relation avec leur réalité, plus ils parviennent à dépasser (...) la connaissance antérieure dans ses aspects les plus naïfs. De cette façon, en faisant de la recherche, j'éduque et je m'éduque avec les groupes populaires (…) Dans ce sens, rechercher et éduquer s'identifient dans un mouvement permanent et dynamique.*»

« *Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde.*«  (Paulo Freire, 1974)

Comme le notent Catherine Teiger et Marianne Lacomblez : « *Ce mode d'approche a de fait beaucoup d'affinités avec celui de la « communauté scientifique élargie » d'Ivar Oddone et de son équipe et avec celui des bâtisseurs du projet de la formation des acteurs à et par l'analyse du travail pour et par l'action* » ([[8]](#footnote-8))

Ces projets, avec ceux de la philosophie de G.Canguilhem inspireront aussi les travaux d'Yves Schwartz dans le développement de la démarche ergologique. ([[9]](#footnote-9))

Cet environnement brésilien favorisera le développement de l'ergonomie et de l'analyse du travail dans ce pays. Par exemple, Leda Ferrera développera, en coopération avec les syndicats « L'analyse collective du travail (ACT) ». Dans l'ACT, « *ce sont les travailleurs eux-mêmes qui la conduisent, en présence de chercheurs*».

Cette chercheuse attribue le succès de cette méthode à une chose simple, donc inaperçue : « *la carence de structures soutenant l'expression des travailleurs à propos de leur travail. Il y a, en conséquence, un grand silence, un énorme non-dit à propos de ce qui se passe dans la routine du travail (…) L'ACT révèle aux participants une réalité jusque là endormie, parce que non verbalisée et non analysée collectivement*. »

Toutes les citations sont extraites du livre remarquable coordonné par Catherine Teiger et Marianne Lacomblez, qui rend visible l'histoire cachée de la coopération chercheurs-syndicalistes-travailleurs et travailleuses-intervenants... pour analyser concrètement et théoriquement, en milieu de travail, l'activité dans le travail.

*Un rebondissement récent vers la recherche d'alternatives syndicales et politiques à partir du travail*

Depuis plus d'une décennie, les problématiques du travail ont resurgi au sein du mouvement syndical.

Par la médiatisation des suicides en série dans quelques grandes entreprises : Renault, France telecom... la France et l'opinion publique ont redécouvert des questions vives sur la santé au travail, que les chercheurs soulevaient depuis longtemps. Mêmes les milieux politiques ont commencé à s'en émouvoir. Il est alors devenu urgent pour le mouvement syndical d'en (re)faire aussi un terrain d'action, de mobilisation et de revendications syndicales. Mais comment ? Ces questions de travail et de santé au travail étaient encore trop souvent considérées comme l'affaire de spécialistes, chercheurs ou intervenants, ou l'affaire personnelle de chaque travailleur. Comment en faire une question collective et syndicale à part entière ?

Des recherches-actions du même type que celles menées dans les années 70 ont été initiées en coopération entre des syndicalistes, des organisations syndicales et des chercheurs des laboratoires de recherche sur le travail, avec les mêmes visées transformatrices. Citons : « Le travail intenable. Résister collectivement à l'intensification du travail » (2004-2006) coordonné par Laurence Théry, inspectrice du travail à l'époque et chargée de la santé au travail à la CFDT ([[10]](#footnote-10))

Du côté de la CGT, une recherche-action également de grande ampleur a été lancée : « Prévenir les risques psycho-sociaux dans l'industrie automobile. Elaboration d'une méthode d'action » (2007-2010) Elle est coordonnée par Fabien Gâche ([[11]](#footnote-11)), militant syndical CGT du groupe Renault. Philippe Martinez, actuel secrétaire général de la CGT était un militant actif au sein de l'entreprise, à l'époque.

Ces recherches et d'autres au même moment ont produit un résultat inattendu mais fondamental. La participation des syndicalistes à ces recherches, non seulement change leur regard sur le travail, leur représentation du travail des salariés, mais elle modifie définitivement leur façon de concevoir, de conduire et de réaliser leur activité syndicale.

Les syndicalistes accompagnés par les chercheurs entrent vraiment dans le travail réel dans toutes ses dimensions et toute son épaisseur, parce qu'ils interrogent en même temps leurs pratiques syndicales. En changeant leur regard sur le travail, en découvrant sa dimension positive et créative, sa dimension de renormalisation des normes en vigueur, ils découvrent l'activité humaine et ses liens avec la santé au travail. Celle-ci est conçue comme un processus dynamique en construction permanente, lié au développement de chacun-e.

Il s'agit non seulement d'analyser les situations de travail mais de co-construire avec les salariés les actions syndicales, à partir des problèmes identifiés par les salariés en examinant au plus près les détails du travail. Pour les syndicalistes, c'est une véritable formation syndicale en profondeur.

La renormalisation de l'activité syndicale, dans les processus d'élaboration des revendications produit un double effet. La relation des salariés au syndicalisme est beaucoup plus intense et positive : elle change de sens. Elle crée en même temps beaucoup d'inconfort du côté des directions dont les discours sur l'efficacité et la qualité se trouvent pris à contre-pied. Ce sont les salariés et les syndicalistes qui se retrouvent porteurs de la revendication de moyens fournis aux représentants du personnel pour leur permettre d'être partie prenante dans la construction des choix stratégiques pour l'entreprise, en nourrissant les débats dans les diverses instances représentatives à partir de l'activité réelle des salariés, des débats de normes et de valeurs dont elle est porteuse. Au sein de la CGT on appelle cela « la stratégie syndicale de la feuille blanche ».

Ces recherches-actions qui s'inspirent de l'ergonomie, de la clinique de l'activité ou d'autres démarches sont susceptibles de conforter et d'enrichir la démarche ergologique. Elles montrent concrètement que l'exploration de l'activité et le déploiement de ce concept peuvent participer à la construction d'alternatives syndicales et/ou politiques, à condition que dans leur propre activité les syndicalistes et les représentants politiques s'en emparent et en tirent les conséquences.

**Conclusion : à la croisée des chemins**

Ainsi le mouvement syndical est-il à même de se réapproprier un long et abondant patrimoine de recherches-actions. Un patrimoine qui a été porté par des générations de syndicalistes en lien avec le développement de la recherche sur le travail. Une somme de savoirs théorisés et de savoirs d'expériences sont à sa disposition, des savoirs sur le travail, sur la santé au travail et sur l'activité syndicale, les pratiques syndicales de transformation du travail.

Les organisations syndicales vont-elles réussir à s'en emparer pour être en capacité de résister et de construire avec les salariés qui n'attendent que cela, des alternatives offensives au néolibéralisme qui continue à opérer et à produire ses dégâts sur le travail et la santé au travail, sans rencontrer sur ce terrain central de l'activité de travail de véritables résistances organisées avec les travailleurs eux-mêmes, à partir de leurs propres expériences.

Le syndicalisme joue peut-être une dernière occasion de retrouver pleinement une utilité sociale, une utilité démocratique qui s'est beaucoup délitée. Une occasion de retrouver pleinement une utilité sociale, une utilité démocratique qui s'est beaucoup délitée. Une occasion de retisser des rapports intenses avec les salariés. Une occasion de renouveler ses pratiques et son travail syndical. Une occasion de remettre vraiment le travail au centre de l'activité syndicale et de la démocratie.

Yves Baunay

1. PISTES (Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé) 8 février 2006 « Quand les ergonomes sont sortis du laboratoire » [↑](#footnote-ref-1)
2. cf. article cité [↑](#footnote-ref-2)
3. Idem [↑](#footnote-ref-3)
4. idem [↑](#footnote-ref-4)
5. Yves Schwartz (1988/2012) Expérience et connaissance du travail. Nouvelle édition de 1988 augmentée d'une post-face de l'auteur. Paris, Editions sociales [↑](#footnote-ref-5)
6. Clot Yves (1995) Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie. Paris Editions La découverte. [↑](#footnote-ref-6)
7. Teiger C. et Lacomblez M. (2013) (se)former pour transformer le travail Editions Presse de l'Université de Laval [↑](#footnote-ref-7)
8. Cf. « (Se)Former pour transformer le travail. Dynamiques et construction d'une analyse critique du travail » coordonné par Catherine Teiger et Marianne Lacomblez. Editions Presses de l'Université de Laval au Québec (2013) [↑](#footnote-ref-8)
9. Cf Regards croisés n°12 octobre-novembre-décembre 2015. Interview de Yves Schwartz : « Le travail est toujours une matière étrangère » par C.Castejon et Y.Baunay [↑](#footnote-ref-9)
10. Laurence Thery (sous la direction) “Le travail intenable” Editions La découverte/poche 2010 [↑](#footnote-ref-10)
11. Fabien Gâche “Faire du syndicat un outil pour le développement du pouvoir d'agir des salariés. Les leçons d'une recherche-action” Revue Santé et Travail n°86 (2014) [↑](#footnote-ref-11)